

LINGUISTIQUE ET EPISTEMOLOGIE¹

M. TOUSSAINT

Pour l'essentiel, les publications de G. Guillaume s'échelonnent de 1911 à 1958. Elles ont déjà inspiré de nombreux écrits et plusieurs thèses de linguistique soutenues à Ouébec, à Paris. Avec André Jacob, c'est la première fois qu'un philosophe consacre un livre à l'apport épistémologique que constitue l'oeuvre du grand linguiste français disparu en 1960.

Grand mais encore mal compris car il eut le tort d'avoir raison trop tôt. A l'heure où les linguistes de tous les pays tendent à utiliser la méthode hypothético-déductive; où chacun s'attaque à cette partie du langage jusqu'ici délaissée: la sémantique; où l'on cherche à déceler ce qui se passe effectivement en nous lors de l'acte de langage, André Jacob nous convie à la lecture d'une oeuvre qui portait en elle dès le début du siècle les thèses qui fondent la recherche linguistique de ces dix dernières années.

La langue étant notre premier moyen de saisir le monde — d'avoir prise sur lui — l'épistémologue doit se mettre à l'écoute du linguiste, le linguiste à l'école de l'épistémologie. Telle est la double leçon de ce livre qui ne se veut que „témoignage d'une longue initiation à un enseignement original“. La valeur du livre tient à la qualité du témoignage, à la grandeur encore contestée de l'oeuvre en faveur de laquelle il témoigne.

A. Jacob consacre la première partie de son étude à la méthode guillaumienne. Après l'avoir située dans la problématique de la science du langage (Ch. I, II), il explicite les caractères essentiels de cette méthode et justifie le choix de son point d'application (Ch. III, IV), analysant ensuite son aboutissement théorique et ses incidences épistémologiques (Ch. V, VI).

La deuxième partie de l'ouvrage est un exercice pratique, une preuve. A. Jacob y reproduit et commente le „testament épistémologique“ de G. Guillaume (paru dans le numéro 4 des *Etudes philosophiques*, P.U.F., 1958, repris dans *Langage et science du langage*, Nizet-P.U.L., 1964), corroborant ainsi ce qu'il énonce dans la première partie. Suivent deux index, une bibliographie — où figurent toutes les oeuvres de

¹ Ou présentation et critique de *Les exigences théoriques de la linguistique selon Gustave Guillaume*, ouvrage d'André Jacob, docteur ès lettres de l'université de Paris; 292 p., Klincksieck, 1970.

G. Guillaume et des linguistes guillaumiens — et un glossaire issu de *Temps et langage*, thèse principale d'A. Jacob, éditée en 1967 à Paris chez A. Colin.

Un certain structuralisme déshumanise le langage en le situant 'hors du temps, en dehors de l'homme. La linguistique guillaumienne, parce qu'elle est génétique, concilie structure et histoire au sein du sujet parlant. La synchronie n'est plus a-chronie, la structure se fait processus, opérations structurantes chez l'homme en activité de langage. La linguistique guillaumienne, qui passe par Saussure et plus encore par Humboldt, c'est-à-dire qui les dépasse, s'ouvre sur une sémiologie et une anthropologie générales.

Logos et praxis entrant en jeu dans la structuration de l'homme, et de sa compréhension du monde, la linguistique guillaumienne, mise au jour d'une activité langagière précédant chaque acte de parole, ne peut être qu'une vue éclairante pour toute épistémologie génétique, un approfondissement dialectique de l'homme et des sciences humaines.

Bien souvent le linguiste craint de se perdre dans la philosophie, et le philosophe de se compromettre avec le linguiste, alors qu'au-delà d'une philosophie du langage plus ou moins métaphysique, il y a place pour une recherche épistémologique qui se donne pour tâche, non d'étudier une théorie parmi tant d'autres, mais une théorie du langage, lequel est un élément essentiel de la définition de l'homme en activité de connaissance, lequel est en nous, à notre insu, comme une première théorie du monde. Autres craintes: le sociologisme et le psychologisme. Or, le langage est bien une conjonction du mental et du social (on se réserve le droit de préciser plus loin ce qu'il faut entendre par „mental“), à l'abri du subjectivisme du fait même de la décentration du sujet, dès l'apprentissage du langage, du fait de l'intersubjectivité qu'implique tout acte de communication.

Inscrit dans une épistémologie, le langage recouvrant son intégralité, le sens reprend la première place. Le dire prime le dit, ce point de „révolution copernicienne“, qui justifie l'ajournement des recherches portant sur le signifiant, a pour effet de ne paisoler la linguistique des autres sciences humaines. Le structuralisme confond souvent autonomie avec autarcie. C'est de ce constituant fondamental du langage — le sens — que G. Guillaume va donner une définition génétique. S'attachant tout particulièrement à décrire le système verbo-temporel, il va identifier un processus opératoire — ordonnance, définition de signifiés — qu'il schématisera sous forme d'un modèle prenant pour référentiel la durée de l'opération structurante. Ce modèle rend compte de tous les effets de sens des éléments verbo-temporels. Ceci, dès 1929. On attendra la seconde moitié du siècle pour reconnaître la validité de tels principes.

La langue, organisation mentale de l'expérience humaine, est cet objet que doit appréhender le linguiste. L'intériorité de l'objet linguistique a toujours rebuté le chercheur qui, par peur de la métaphysique, adopte cette position non moins métaphy-

sique qui consiste à restreindre au visible le champ de la réalité. Le véritable savant est celui qui sait qu'il n'y a de science que du caché; que si „essence“ et „apparence“ se confondaient, la science serait superflue. G. Guillaume comprend la *langue* comme la partie réelle, mais cachée, qui permet la manifestation audible ou visible appelée *discours*, où chaque effet de sens d'un élément est une conséquence de la définition de cet élément en langue, c'est-à-dire de la place et du moment qu'il occupe dans l'opération structurante envisagée. Ainsi, par exemple, de faits d'emploi du subjonctif on peut induire que ce mode est génétiquement antérieur à l'indicatif. Cette hypothèse, permettant de déduire d'autres emplois effectivement attestés, on aura procédé à la construction d'un modèle générateur des signifiés verbo-temporels si l'on opère pareillement avec tous les éléments du système.

La linguistique guillaumienne, à l'instar des sciences aînées, remonte d'un voir à un comprendre, du concret à l'abstrait, pour déboucher dialectiquement sur un autre voir et un autre concret: les opérations mentales; concret qui échappe au formalisme des structuralistes.

Théoriser, activité sine qua non de la science, c'est quitter le plan de l'observable et, par voie d'analyse, remonter aux conditions d'existence de l'objet observé. Sans cette remontée, l'analyse n'est que dissolution — lyse — du réel. De Kant à G. Guillaume on passe d'une analytique de la raison à une analytique du langage qui en éclaire le mouvement synthétique, avec, cette fois, les garanties de la recherche scientifique.

La signifiante est le propre du langage. La langue est une activité synthétique constructrice de signifiés structurés. Elle élabore ses signifiants de telle sorte qu'ils traduisent au mieux les signifiés qu'ils véhiculent. L'activité linguistique n'est pas création de signifiants auxquelles on rechercherait un sens, mais création de sens auxquels on recherche un signifiant. La psychosystématique a pour objet la production des signifiés, la psychosémiologie la production des signifiants et les relations qui les unissent aux signifiés dont ils rendent possible la communication. (Voir plus loin la critique de l'élément *psycho-*.) La méthode guillaumienne débouche, en diachronie, sur une génétique des structures, en synchronie, sur une génétique du discours; „la genèse véritable est genèse d'opérations“. La pensée est dans ce discours et dans les moyens utilisés pour le former: „la pensée fait le langage en se faisant par le langage“.

C'est dans la seconde moitié de sa vie, que G. Guillaume va se consacrer à la typologie linguistique qu'il aborde en généticien du langage. Chaque type de langue correspond à l'un des trois grands stades du procès de construction des mécanismes opératoires. Faut-il alors, avec A. Jacob, parler d'un primat axiomatique de la diachronie?

L'homme, en activité linguistique, est le siège de mouvements opératoires qui vont du général au particulier et du particulier au général. Ces deux tensions inverses, identifiées par G. Guillaume, et appelées „tenseur binaire radical“ sont le fondement de tout système sémantique. G. Guillaume et A. Jacob y voient la traduction du rapport univers (général)/homme (particulier), parcouru dans les deux sens. Ainsi, dans toute opération structurante, est ménagée une réversibilité relative, garantie dialectique de la signification, „à mi-chemin de l'irréversibilité de l'expérience sensible et de la réversibilité complète de la pensée formalisée“.

„Autant de langues, autant d'essais d'y voir clair“. La langue, avant-science de toutes les sciences, lucidité première permettant le savoir scientifique, fonde la déduction. Le sens, principe de dépassement du sensible, est le premier pas déductif au terme d'une expérience. Dans le mouvement qui tend à fonder une épistémologie sur la praxis des hommes, sans pour autant séparer cette dernière de la raison, il y a lieu d'inscrire la pensée de G. Guillaume.

La langue, phénomène d'involution subsociale, mais au service d'un groupe humain homophone, entretient vraisemblablement des liens plus étroits avec les opérations sociogénétiques qu'avec les opérations psychogénétiques. Entre une „glossogénèse“ qui opère sur plusieurs siècles et une „logogénèse“ sur des fractions de secondes, une „psychogénèse“ fait, en quelques années, un sujet parlant. „L'individu porte le langage plus qu'il ne le fait“, mais sans le langage le sujet parlant ne serait pas à proprement parler un sujet.

Les préventions de Piaget à l'égard du langage se trouvent neutralisées par l'existence de cette double génétique qu'est la linguistique guillaumienne, et les opérations linguistiques prennent place parmi les autres opérations humaines qui vont de l'adaptation à la maîtrise intellectuelle. Au-delà de la disparité des méthodes et des résultats, le fait qu'on débouche ici et là sur une génétique autorise une conciliation de ces deux pensées s'ignorant l'une l'autre; de larges concordances épistémologiques et anthropologiques, ici et là le souci génétique ne dissolvant jamais l'exigence structurale. Devant cette alliance difficile et nouvelle encore, les généticiens ne voient que du structuralisme, les structuralistes, au mieux, que du génétique.

Le langage qui ordonne le monde est une activité ordonnée. Le „tout-fait“ des structuralistes, comme le „flux amorphe“ des vitalistes n'y a pas place. Construction et réflexion y sont complémentaires. Il préfigure la structuration de la connaissance scientifique. Il est, à la lumière de la linguistique guillaumienne, un élément essentiel de la définition intégrale de l'homme.

Ceci était un aperçu plus ou moins infidèle et lacunaire de la première partie de l'ouvrage d'A. Jacob. De la seconde partie, on ne dira presque rien dans la mesure où elle est essentiellement une reprise de la première. Reprise ici non superflue parce qu'elle a valeur, disions-nous, de vérification et qu'elle prouvera que les cent

quatrevingt-cinq pages de la première partie n'ont pas trahi la pensée guillaumienne. En un double mouvement de sympathie et de clairvoyance, A. Jacob parvient ici à avoir raison du texte le plus difficile de G. Guillaume. Acte de courage et d'honnêteté, ce commentaire a la vertu d'achopper sur un point de doctrine que le livre n'eût peut-être pas rencontré. C'est ce point, seul, qui retiendra notre attention.

Pour G. Guillaume, le signe — c'est-à-dire le signifiant saussurien — est physique; le signifié „aphysique“ (cf. *Langage et science du langage*, p. 28). A. Jacob, qui pense qu'il serait „absurde de défendre un langage „immatériel““, qui juge le dualisme cartésien „si largement étranger à la problématique du langage“, et qui envisage la possibilité d'une résolution ultérieure „au niveau de l'isomorphisme des structures nerveuses et des mécanismes „linguistiques“, commentant dès les premières lignes du texte guillaumien (p. 193 puis 225, 227, 247) l'opposition physisme/mentalisme, n'y verra qu'un „postulat provisoire“. Fort bien; à tout ceci on ne peut — je ne peux — qu'applaudir. Mais ne fallait-il pas rendre compte de ce dualisme manifestement guillaumien? Autrement dit, ou bien ce postulat fait partie des „exigences théoriques de la linguistique selon G. Guillaume“, et l'on devait en décrire les conséquences, ou bien il est ce qu'il faut rejeter de la théorie guillaumienne, et le livre d'A. Jacob ne pouvait plus porter ce titre.

A. Jacob, fort scrupuleusement, se demande, dans son avant-propos, si „l'évolution rapide de la linguistique depuis quelques années“ ne place pas sa recherche dans une „situation ambiguë“. Dans la mesure où l'originalité de G. Guillaume est banalité aux yeux, par exemple, du physicien (cette banalité, chez le linguiste, sera tenue, pendant plus d'un demi-siècle, pour une extravagance), et maintenant que se multiplient en tout lieu les sémanticiens et les „génératifs“ en tout genre, nombre de propos issus d'une réflexion sur la psychosystématique perdent assurément de leur spécificité. Mais l'ambiguïté dont il est ici question n'est-elle pas également accrue faute d'avoir pratiqué quelques exèrèses dans l'oeuvre de G. Guillaume?

Si la deuxième partie du livre d'A. Jacob est plus spécifiquement guillaumienne (dans le texte commenté tout n'est pas chez Ampère auquel G. Guillaume emprunte les termes „aoptique“ et „cryptologique“), la première n'aurait-elle pas dû chercher à éviter les équivoques? La langue est représentation. A. Jacob le souligne avec insistance (par ex. pp. 51, 53, 58, 117). Mais pourquoi n'a-t-il pas produit une analyse critique des diverses modalités de ce concept — image mentale, temps opératif, cinétisme, etc. afin de mieux faire voir, par-delà les craintes, les refus justifiés des opposants, la nécessité impérative du concept de représentation? Lorsqu'il rend compte des incompréhensions, des jugements hostiles dont G. Guillaume fut victime, A. Jacob reconnaît que, dans „psychosystématique“, la „racine *psycho* est une source de malentendus“ (p. 62). Pourquoi ne précise-t-il pas alors que *psycho*, outre un contenu on ne peut plus recevable, s'oppose à *neuro-* ou *cérébro-*, comme

„mentalisme“ ou „aphysisme“ s'oppose à „physisme“? Et pourquoi, lui qui rejette le dualisme, va-t-il jusqu'à écrire cette proposition: „Comme manifestement il ne saurait s'agir de mouvements de pur déplacement, au sens du monde physique (p. 130)...“ De quel autre monde est-il question ici? A se taire ainsi, à parler ainsi, ne risque-t-on pas de prolonger le malentendu?

Exception faite de quelques remarques secondaires, de quelques questions qu'on aimerait poser à l'auteur, le seul reproche qu'on adressera donc à A. Jacob est le suivant: pourquoi avoir choisi d'écrire ce livre plutôt qu'un autre qui se fût appelé „les exigences théoriques de la linguistique à la lumière de la psychosystématique de G. Guillaume“? c'est-à-dire le même livre, moins cette ambiguïté qui en restreint l'efficacité. Rançon et preuve encore de la fidélité, de l'excellence d'un témoignage.

* *

Si dans les pages qui précèdent je n'ai pas suivi tout à fait les règles habituelles du compte rendu, c'est que je voulais faire, avant tout, en face du texte d'A. Jacob, un exercice d'appropriation, et dire de cette façon la dette que j'ai envers la pensée guillaumienne. Appropriation mais aussi rejet. Ici s'ouvre une seconde partie, conclusion pratique à l'issue de ces quelques notes épistémologiques. Elle donnera une idée de la théorie à laquelle aboutit un dépassement de la psychomécanique de G. Guillaume.

Déjà présentée dans *Kalbotyra* – XXII (3), 1970 – l'analyse neurolinguistique sera cette fois utilisée pour expliquer pourquoi et comment le présent et le futur de l'indicatif sont employés différemment en lituanien et en français.

Cette brève étude part d'une observation d'ordre pédagogique. Certains étudiants lituaniens parlant français ont tendance à commettre des fautes de ce genre: *je te le dirai si je le *saurai, *je dirai*, c'est-à-dire utiliser un futur – ce que fait en pareils cas le lituanien – là où le français est contraint d'employer un présent de l'indicatif: *je te le dirai si je le sais, je vais vous le dire*.

Inutile d'avoir recours à la neurolinguistique pour induire de ces différences d'emploi que les signifiés „futur lituanien“ et „présent lituanien“ ne sont pas identiques à leur homologue français, que le présent et le futur lituaniens ont quelque chose de plus „présent“ que les temps correspondants français, et que le futur est plus proche du présent en lituanien qu'en français. A charge pour nous, bien sûr, de traduire en termes plus rigoureux cette première constatation.

L'avantage épistémologique de la présente thèse est de nous obliger à nous poser des questions de ce genre: ces différences syntaxiques, et partant sémantiques, étant reconnues, à quoi tiennent-elles? Question majeure touchant la nature

du langage et que ne se pose pas la linguistique classique. Si ces différences entraînent d'autres, ces dernières peuvent-elles être déduites du modèle neurolinguistique qui aura été construit pour rendre compte des premières? Question essentielle portant sur les conditions d'existence d'un modèle générateur.

Pour répondre à ces questions on s'armera des principes énoncés dans la première partie de cet article, à ceci près — qui est capital — qu'ici toute réalité mentale, c'est-à-dire tout signifié, sera compris comme une réalité matérielle ne pouvant être autre chose, le langage étant production d'énoncés, qu'une opération d'ordre corticocérébral. Il convient donc de rechercher sous tout ensemble de signifiés l'opération mentale (physique) qui conditionne son existence et son emploi.

On remarquera, dans nos langues indo-européennes, la présence, en règle générale, de trois ensembles, appelés „modes“, dont deux comportent l'opposition passé/futur. Il en est ainsi en lituanien et en français. A l'indicatif, s'opposent au moins un passé et un futur, au mode quasi nominal, un (participe) passé et un futur, appelé „infinitif“, cette opposition ne se retrouvant pas au subjonctif dans l'une et l'autre langue.

Ici, il faut répondre à des objections qu'on ne manquera pas de formuler. Elles m'ont été adressées dernièrement en France en ces termes: primo, l'opposition passé/futur n'est plus retenue par la majorité des linguistes. Secundo, en quoi l'infinitif est-il un futur? Tertio, l'opposition participe passé/infinitif n'est pas temporelle, mais aspectuelle. Premièrement, le principe d'autorité, qu'on aurait pu croire défunt depuis au moins Galilée, n'a aucune valeur scientifique. Que des linguistes majoritaires disent achevé/inachevé ou fermé/ouvert, là où d'autres disent encore passé/futur, cela est négligeable. Ce qu'il faut, c'est trouver le dénominateur commun à ces appellations péchant toutes par défaut de généralité. L'opposition sémantique qui les subsume toutes est ce couple irréductible particularisation/généralisation, qui, seul, nous permettra d'atteindre le niveau de définition neurosémantique. (Nota: „inahevé“, ambigu, signifie „non-particularisation“.)

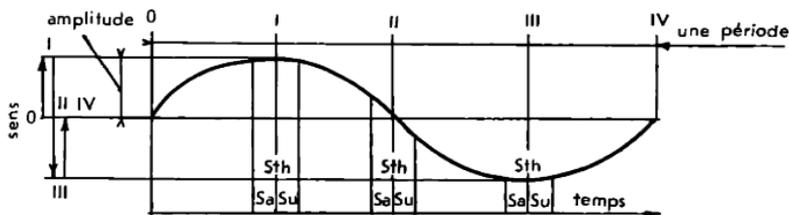
Deuxièmement, *prendre* est à *tu prendras* ce que *pris* est à *tu pris*; une manifestation de cette proportion: c'est avec *prendre* qu'on fait un futur: *tu vas prendre*, comme c'est avec *pris* qu'on fait un passé: *tu as pris* (pour ne rien dire de la morphologie). *Prendre*, comme *tu prendras*, généralise l'idée d'un procès que *pris*, comme *tu pris*, particularise.

Troisièmement, l'opposition généralité/particularité — s'entend inscrite dans une opération (ici génératrice de la notion de temps) — suffit à décrire les quatre éléments suivants: l'infinitif, le participe passé, le passé et le futur de l'indicatif. *Tu pris/tu prendras* est l'opposition particularisation/généralisation, saisie au moment de particularité maximale. *Prendre/pris* est l'opposition généralisation/particularisation, saisie au moment de généralité maximale. Faisons remarquer au passage que c'est ce ma-

ximum de généralité qui empêche, généralement, la conjugaison personnelle de ces deux éléments. Personne et temps ne se con-jugent que si la personne, élément de grande particularité, trouve dans le temps une certaine quantité de particularité. (Si ces définitions surprennent encore par leur nouveauté, quelques instants de réflexion permettront d'en vérifier la pertinence. Si l'on désire plus d'information, on pourra se reporter à l'article de *Kalbotyra* (1970) et à celui de *la Revue Romane* (1972).)

On le sait, les désaccords entre linguistics naissent dès l'interprétation sémantique — quand ils trouvent celle-ci légitime. En l'occurrence, tel linguiste verra ici une opposition aspectuelle, tel autre une opposition de temps. Lequel a „raison“? Règles à observer. Tenir pour insuffisante toute interprétation faite en termes non irréductibles et ipso facto toute interprétation faite à l'aide de plus de deux termes. Faire la critique de toute interprétation qui a pour conséquence d'aboutir à une pseudo-structure, c'est-à-dire qui ne parvient pas à décrire toutes les relations d'un ensemble. Opter pour l'interprétation ayant la plus grande cohérence, la plus grande force explicative.

Après avoir relevé l'existence de cette opposition irréductible, particularisation/généralisation, dans deux modes, et son absence au mode subjonctif, il s'agit de rechercher les assises physiques de cette réalité sémantique. En première approximation, seule une vibration, siége de deux inversions de direction, pourra donner naissance à cette double opposition sémantique au sein du système verbo-temporel. L'opération unique qui engendre les éléments dudit système est donc — toujours en première approximation — représentable par une sinusoïde. L'ordre dans lequel sont générés les trois modes est donné par cette loi: la quantité de particularité d'un élément est proportionnelle à la quantité d'énergie que requiert sa génération. Soit une sinusoïde:



conformément à ce qui a été défini plus haut, si Sa = saisie antérieure, Su = saisie ultérieure, par rapport à une limite théorique th (Sth, sur le plan physique, étant synthèse de Sa et Su), on a : I et III, moments d'inversion de sens du mouvement vibratoire, respectivement maximum de généralité (consommation d'énergie minimale), maximum de particularité (consommation d'énergie maximale). Sth I → Sth III est donc le sens de particularisation et Sa I, Su III appartiennent au sens de généralisa-

tion. Sa I et Su III engendreront donc des futurs, respectivement l'infinitif (au maximum de généralité, I) et le futur de l'indicatif (au maximum de particularité, III); Su I et Sa III des passés, respectivement le participe passé (au maximum de généralité) et le passé de l'indicatif (au maximum de particularité). La synthèse de Sa I, Su I est Sth I, le participe présent, celle de Sa III, Su III, le présent de l'indicatif (Sth III). Sth II est nécessairement le présent du subjonctif. Ici, en S II, les éléments d'analyse Sa et surtout Su ne sont généralement pas saisis — aux deux sens du terme — car le mouvement vibratoire ne change pas de direction. Si certaines langues parviennent à concevoir l'opposition passé/futur en ce lieu, il faut bien comprendre que l'absence d'inversion de sens fait que ces langues sont des exceptions et qu'elles ont tendance à ne pas maintenir cette opposition qui ne peut prendre appui que sur l'inversion de vitesse dont est le siège le moment II.

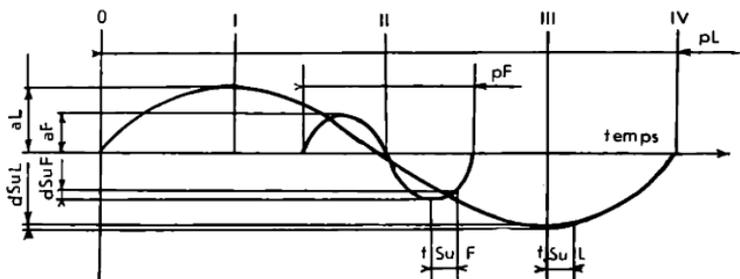
Dès lors, les différences d'emploi et de signifié qui ont motivé cette étude se formulent ainsi sur le plan physique: le lituanien, comme le français, opère, bien entendu, à l'aide de mouvements neurolinguistiques de nature vibratoire, base commune de toutes les langues. Mais les sinusoïdes qui représentent l'opération génératrice de la notion de temps ont, dans l'une et l'autre langue, des caractéristiques différentes. Ces différences peuvent toucher les deux grandeurs qui, en première approximation, définissent une vibration: l'amplitude et la période.

Soit une sinusoïde F dont les grandeurs sont arbitrairement choisies (il va de soi que seules importent ici les grandeurs relatives). Si le présent lituanien est plus „présent“ que le présent français qui s'accommode aisément d'une supposition, cela signifie que le maximum de particularité est plus grand en lituanien qu'en français, c'est-à-dire que l'amplitude — a — de la sinusoïde lituanienne — L — est plus grande que aF. Si le futur lituanien est plus proche] du présent] lituanien que le futur français ne l'est du présent français, cela signifie 1) que le futur est saisi à la fin de Su III (lieu noté ailleurs Seu III, où e=externe), 2) que Su III L est plus petit que Su III F, c'est-à-dire que la période — p — de la sinusoïde L est plus grande que pF. Vérifions ce dernier point, en traçant les schèmes comparatifs qui viennent d'être induits de différences sémantiques. Pour un temps de saisie identique, $tSuF = tSuL$, on a bien une distance $dSuL < dSuF$ (ici des développements seront faits dans un travail ultérieur), quand $pL > pF$ et $aL > aF$.

Ainsi remontant au niveau des conditions neurosémantiques, ce modèle rend compte d'une façon simple et cohérente de conséquences syntaxiques que sont ici les emplois différents que font du présent et du futur le lituanien et le français.

Il se pourrait qu'on reconnaisse plus facilement la cohérence de ce modèle que sa simplicité et que certains disent qu'on est allé chercher bien loin une explication qui,

sans cet appareil physico-mathématique, tiendrait en peu de mots. Sans répondre que cette explication ne serait alors qu'une description de linguistique classique, ni parler de la simplicité qui n'est patente qu'à l'usage, soulignons qu'être capable de générer des réalités linguistiques qui n'ont pas servi à sa construction, c'est pour un modè-



le, faire la preuve de sa nécessité, et cherchons à mesurer la validité de ce modèle neurolinguistique en S I et S II, saisies qui n'ont pas été induites de faits observés, mais déterminées par la construction de la saisie III.

S I et S III sont des inverses : I est un maximum de généralité, III un maximum de particularité ; dans l'ordre neurolinguistique on a, en I, l'opposition généralisation / particularisation et en III l'inverse particularisation / généralisation. Si donc, en II, un futur lituanien (...*jei žinosiu*) répond à un présent français (...*si je le sais*) quand se manifeste un élément généralisant (*jei*), en I, quand se manifeste un élément particularisant, un présent lituanien devrait répondre à un futur français (dans la terminologie traditionnelle: un participe présent lituanien devrait répondre à un infinitif français). C'est bien ce qui se passe et que chacun peut observer dans l'impossibilité qu'il y a en lituanien de dire: *aš jį matau * vaikščioti* comme on dit *aš noriu vaikščioti*. Dans *je le regarde marcher*, notre infinitif est insensible à l'élément particularisant contenu dans *regarde* parce qu'il n'atteint pas un maximum de généralité aussi élevé que son homologue lituanien.

En S II la vitesse d'un mouvement vibratoire est maximale. Aussi, les saisies s'opèrent-elles plus facilement en S I et S III où la vitesse est proche de zéro. Conséquence, présentement dans nos langues, les subjonctifs ont tendance à ne pas être saisis. Quand on sait que plus la tangente à la courbe tend vers l'horizontale, plus la vitesse V tend vers zéro, on en déduit que, VL étant plus petit que VF , le subjonctif lituanien sera plus aisément saisi, plus souvent employé que son homologue français, comme en témoigne la traduction de phrases très fréquentes de ce type: *je te le dirais si je le savais*, où le lituanien utilise deux subjonctifs: *aš tau pasakyčiau, jei žinočiau*, quand le français recourt à deux indicatifs. (Dans l'étude ultérieure annoncée plus

haut, on rendra compte de l'emploi de l'indicatif, en lituanien, après: *bien que, le seul que, heureux que, etc...*).

Les deux sondages en S I et S II qui viennent d'être pratiqués n'avaient pour but que de donner une idée de la cohérence d'un système neurolinguistique ou, sur le plan de l'analyse, une idée de la force explicative, de la capacité de prévision de ce modèle comparatif qui n'a été construit qu'à partir de deux éléments de saisie III.

Sans se payer de mots comme il arrive trop souvent que cela se fasse en linguistique, on peut dire de ce modèle neurosémantique qu'il est un modèle générateur.

On ne voudrait pas faire croire un instant, malgré l'accent mis sur la puissance de la présente théorie, qu'on se trouve en face d'un modèle définitif et sans faille. Aussi pour clore ce bref aperçu d'analyse neurolinguistique énoncera-t-on les problèmes qui restent à résoudre.

Pour étayer cette première approximation il faudrait tester tous les cas d'emploi de tous les éléments verbo-temporels lituaniens et français, et, parallèlement, introduire d'autres comparants à la fois différents et semblables comme l'anglais, l'arménien, l'espagnol. Sur le plan théorique, il faudrait savoir trancher des questions physico-sémantiques ayant trait à la valeur de l'origine, de la période et de l'axe de référence d'une sinusoïde. En liaison avec ces problèmes, j'en noterai ici que les étudiants de français de 5ème année de l'université de Vilnius et moi avions abouti, en 1971, à un modèle comparatif différent de celui qui a été proposé ici. Cela ne veut pas dire qu'actuellement je sois en mesure de pouvoir choisir.

Telle qu'elle se profile à travers cette étude la neurolinguistique comparative provoque déjà les questions qui suivent. Y a-t-il un lien entre la période, l'amplitude des mouvements neurosémantiques et la largeur de la bande de fréquences qui, sur le plan phonique, caractérise une langue? Les divers systèmes d'une langue donnée ont-ils tendance à se constituer sur le modèle d'une même sinusoïde? Pourrait-on fonder une typologie sur la base des coordonnées d'un mouvement vibratoire? L'histoire du langage n'est-elle pas celle des variations de la période et de l'amplitude des opérations neurolinguistiques?

Si l'on ne sait pas encore répondre à toutes ces questions, ni surtout vérifier en détail le bien-fondé des réponses, ces questions mêmes ne nous acheminent-elles pas vers une connaissance intégrale du langage, où linguistique et épistémologie ne font qu'un?

Vilniaus V. Kapsuko
universitetas
Prancūzų k. katedra

Įteikta
1971 m. rugėjo mėn.